

« Quant au Livre ». Prophéties et pouvoirs

Pascal Durand*

« Une proposition qui émane de moi —
si, diversement, citée à mon éloge ou par blâme —
[...], sommaire veut que tout, au monde,
existe pour aboutir à un livre. »

Stéphane MALLARMÉ, 1895¹.

« Sans doute [...] l'histoire ne
commence-t-elle qu'avec la fin du livre. »

Marshall McLUHAN, 1969².

Si Mallarmé et McLuhan viennent d'être appelés à comparaître en épigraphe, ce n'est pas tant, d'abord, en raison du caractère symétrique et apparemment contradictoire des contenus respectifs de leurs déclarations qu'en raison de leur communauté de ton, cette emphase prophétique dont il semble bien qu'elle ait toujours et partout contaminé les discours sur l'avenir du livre imprimé. Discerner les mobiles de cette contamination générale constituera, de manière diffuse, l'un de mes objets de réflexion. Confronter ces deux annonces faites au livre m'a paru, au surplus, de nature à mettre nettement en évidence, d'entrée de jeu, la principale ligne de fracture qui n'a pas cessé de traverser, de Gutenberg à nos jours, le champ des discours prospectifs « quant au livre » — ligne qui sépare sans doute, en surface, prédictions optimistes et prédictions pessimistes, mais qui oppose, plus fondamentalement, deux modèles de réflexion prédictive, mobilisant deux conceptions divergentes de l'évolution techno-culturelle. D'un côté, un modèle « spiralaire », postulant un processus continu et cumulatif au cours duquel le livre — puisqu'il s'agit ici de lui — ne cesserait pas de se transformer en absorbant son propre environnement technologique³ ; de

* Centre d'Étude du Livre Contemporain (CELIC), Université de Liège

l'autre, un modèle « fractal », postulant quant à lui un processus discontinu, avançant par ruptures et annulations successives, sur le mode fameux du « ceci tuera cela »⁴. Deux modèles qu'en somme Mallarmé et McLuhan ne font qu'hypostasier chacun de son côté, le premier en concevant le livre comme télos et comme fin de l'histoire, le second en apercevant dans l'éclipse du livre l'une des conditions de possibilité de l'histoire elle-même.

La permanence de ce double schéma⁵ et sa force structurante ne sont guère à démontrer. Depuis le berceau des incunables, chaque époque l'a réactualisé, modifiant les contenus factuels des prédictions catastrophiques ou triomphalistes, jamais leur forme ni leur logique profonde, et laissant ouverte, pour la transmettre à travers l'histoire, l'interrogation à laquelle ces prédictions prétendent répondre — celle-là même, toujours la même, qui touche à « l'impact des nouvelles technologies sur la production et la diffusion de l'écrit ». C'est dire que la question faisant l'objet de la troisième journée de ce colloque, tout informée qu'elle soit par les codes et le lexique de notre modernité, n'est pas neuve et s'origine même dans une sorte d'archéologie de la modernité, cette modernité dont la base mouvante repose précisément — Baudelaire nous l'a appris — sur un questionnement infini quant aux conditions de possibilité d'une préservation ou d'une reconfiguration des formes et des formations discursives archaïques (par exemple, le livre imprimé et les discours qui s'y attachent) à l'intérieur des nouveaux environnements, d'où l'importance, comme y insiste le programme du colloque, de soulever la question de l'avenir du livre « en référence à l'histoire sociale et intellectuelle », de la poser au passé en quelque sorte — ce dont je m'acquitterai, pour ma part, en commençant par feuilleter quelques pages du vieil album où alternent, souvent en même temps, les clichés du livre victorieux et ceux du livre à l'agonie. Mon intention, on l'aura compris, n'est donc pas de jouer ici les Cassandre ni les Pangloss, de prononcer l'arrêt de mort du livre ni d'annoncer sa transfiguration hypermédiatique dans le meilleur monde-bibliothèque possible, mais plutôt de démonter, dans un premier temps, le système engendrant l'éternel retour des mêmes craintes et des mêmes enthousiasmes et d'y cerner, dans un second temps, la zone où prophéties et pouvoir(s) s'articulent pour vider la question de l'avenir du livre de toute signification concrète, de toute substance critique.

Entamons notre voyage en terre des prophètes par le chemin des désenchantés, discernant partout les signes avant-coureurs d'une crise dont le livre ne se relèvera pas — s'il en réchappe — sans être dénaturé ou dépossédé de

ses attributs les plus précieux. Deux types d'arguments sont rituellement mobilisés à l'appui de cette perspective alarmante : les uns invoqueront des facteurs de crise d'ordre interne, relevant d'un dysfonctionnement du système éditorial ou émanant de l'objet-livre lui-même, les autres des facteurs d'ordre externe (répartition n'excluant pas un entrelacement de ces facteurs).

Sous l'angle des facteurs internes, le discours le plus insistant et le plus paradoxal est celui qui lie la disparition prochaine du livre imprimé au régime de surproduction dont il serait à la fois le responsable (en tant qu'objet manufacturé) et la victime (en tant que bien culturel soumis au principe capitaliste de l'accumulation). Contre toute attente, ce motif de la surproduction, quelque forme qu'il adopte, ne constitue pas un contre-effet idéologique de ce qu'on a appelé la « seconde révolution du livre » — son passage, dans le second tiers du XIX^e siècle, au stade proprement industriel ; il a trouvé son terrain d'expression originaire parmi les contemporains immédiats de sa « première » révolution. En pleine euphorie de la mécanisation, un colophon de Campanus constate dès 1478 qu'« en un jour, on imprime plus qu'on n'écrit en une année »⁶. Mais très vite, de nombreux acteurs du monde culturel — clercs, érudits, théologiens, philosophes, bibliothécaires — mettent en garde, aussi bien, contre les dangers d'une telle profusion, susceptible non seulement d'engorger le marché et d'asphyxier le livre lui-même, mais aussi de porter atteinte à sa conservation matérielle et à la survie de textes naguère préservés par leur aura de rareté et, paradoxalement, par le caractère précaire de leur support (plus le texte est rare et fragile, mieux on le protège). Jean Trithème, abbé de Sponheim, recommande ainsi aux moines, dans son *Éloge des scribes*, de maintenir leur mission de copistes sur parchemin et de recopier les livres imprimés voués, croit-il, à une rapide obsolescence⁷. À peine sorti des premières presses, le livre court à sa perte et certains moralistes crispés rêvent déjà d'accélérer sa course. À la fin du XV^e siècle, dans la Venise d'Alde Manuce, tandis que le philologue Giovanni Andrea Bussi célèbre dans l'imprimerie un « nouvel art » au service du progrès et de la démocratisation du savoir, le théologien Filippo di Strata alerte le doge sur la prolifération des ouvrages imprimés et sur la menace qu'ils font peser sur les manuscrits savants et, à terme, sur la science elle-même ; voit dans l'abaissement du prix des livres, favorisé par la reproductibilité mécanique, une façon de répandre l'immoralité en mettant les textes obscènes à la portée de tous et en appelle, pour finir, à l'interdiction pure et simple de l'imprimerie⁸. Même réquisitoire, au même moment et au même endroit, chez Squarciafico, érudit selon qui

« l'abondance des livres détourne les hommes de l'étude »⁹. Leibniz, en 1680, s'effraie de « l'horrible amoncellement de livres, qui continue de croître » et de « la multitude des auteurs [qui] les exposera bientôt tous au péril de l'oubli général »¹⁰. Entendra-t-on un autre son de cloche chez les gestionnaires de ce stock en perpétuelle expansion ? Qu'on en juge : en 1830, le bibliothécaire Charles Nodier, dans son pamphlet dirigé contre « l'influence de l'imprimerie sur la civilisation », soutient que l'imprimerie, ce « crépuscule d'une éternelle nuit », est une porte ouverte à « la barbarie »¹¹ parce que son pouvoir de reproduction industrielle « a essentiellement multiplié » les coquilles, « les dictionnaires, qui sont signes d'ignorance » et les « plagiaires élégants »¹², et conteste la capacité même de cette reproduction à préserver les « monuments de la pensée » en soutenant, exemple chinois à l'appui, qu'une « révolution contre les livres, et elle est infaillible [...], sera d'autant plus animée à leur destruction qu'elle aura plus où se prendre »¹³. Non seulement la masse accumulée des livres n'abolit pas la perspective inquiétante ou libératrice d'un autodafé général, mais elle l'appelle à proportion de la violence symbolique qu'elle aura suscitée chez les futurs incendiaires (*Fahrenheit 451*, déjà, n'est pas loin). Au complexe d'Alexandrie du bibliothécaire ne cessera pas, enfin, de faire écho, de « krach » en « mini-crise », le discours de culpabilité des éditeurs incriminant, au moindre signe de récession, l'emballement frénétique de la production avant d'appeler à un assainissement du marché et à une moralisation économique de la profession. On n'aurait guère de peine à suivre, des années 1830 à nos jours, en passant par le grand « krach » de 1891, le fil rarement interrompu des mêmes craintes et des mêmes aveux, depuis Firmin-Didot liant la crise de la librairie de 1831 à la surproduction des années 1820-1826¹⁴ jusqu'à tel président du Syndicat National des Éditeurs appelant ses confrères, en 1992, aux lendemains de la dernière « mini-crise », à comprendre « qu'il ne sert à rien d'envoyer des colis qui ne seront même pas ouverts » et les exhortant à faire « face, dit-il, à leurs responsabilités [...] éditoriale et commerciale »¹⁵. Bref, de cette « seconde tour de Babel du genre humain » célébrée par Victor Hugo, les tenants du modèle « fractal » n'aperçoivent que l'orgueil coupable qui l'a fait s'élever et le destin d'effondrement qui la châtier¹⁶.

Un semblable taux de redondance et de récurrence affecte les discours de crise alléguant des causes externes, se laissant toutes ramener à un phénomène de concurrence ou de lutte pour l'hégémonie, celle que d'autres médias, plus performants ou mieux adaptés à la modernité, feraient au vieux livre imprimé — étoile usée d'une « galaxie » en passe d'être éclipsée par une autre. Futur auteur d'une biographie exaltée de Gutenberg, Lamartine, en

1831, entend sonner le glas du livre dans les colonnes du journal, cette « œuvre à pages quotidiennes »¹⁷, et dans les réseaux du télégraphe électrique, moyens de communication en phase avec l'accélération de l'histoire et dont l'étroite coopération fera sous peu basculer le monde dans le tourbillon de l'information instantanée (dans ces conditions, dit-il, « le livre arriverait trop tard »¹⁸). Même constat, cinq ans après, chez Gautier, selon qui « le journal tue le livre »¹⁹, chez les Goncourt fixant à 1867 « le commencement de l'écrasement du livre par le journal »²⁰ ou encore chez Zola observant en 1894 que « la presse est en train de tuer la littérature »²¹. À lire en chaîne ces quatre constats résignés, deux traits retiennent l'attention : d'une part, le sentiment d'imminence qui les habite à tour de rôle, comme si le livre, au fil du siècle, n'en finissait pas d'être « en-train-d'être-tué », comme si ce moribond perpétuel n'existait plus, ne pouvait plus exister ni subsister que dans l'instance toujours différée, toujours imminente, de sa disparition ; relevons, d'autre part, leur caractère étroitement binaire — toujours le schéma du « ceci tuera cela ». Deux traits promis au meilleur avenir dans les prédictions catastrophistes du siècle suivant, à tel point qu'on pourrait se demander si l'affrontement historique du livre et du journal au XIX^e siècle (le premier que le livre ait eu à connaître, avec le premier-né des « nouveaux médias »²²) ne s'est pas mis, depuis, à fonctionner comme une sorte de paradigme — dans lequel il suffit, pour l'actualiser, de commuter « journal » par n'importe quel autre « cliché technologique »²³, — et s'il n'a pas informé, chez les « hommes-livres », un habitus prophétique les disposant désormais à percevoir dans tout média en voie d'essor non seulement un rival obligé du livre mais un adversaire promis, à brève échéance, au triomphe. Nul besoin de dévider ici la litanie connue des combats perdus d'avance que le livre n'a pas cessé de mener ensuite sur la scène symbolique des discours passésistes : contre le cinéma, qui lui dérobe le privilège de la fiction ; contre la télévision, qui le passe au laminoir des images et vampirise les loisirs des lecteurs virtuels ; contre la photocopieuse, qui le pille et le pirate ; contre le magnétoscope, qui confère à l'image les propriétés de stockage individuel et de lecture active qui lui étaient naguère réservées sans partage ; contre l'ordinateur, les CD-roms et autres hypermédias, qui le rangent au musée des artefacts désuets — et ainsi de suite, à grand renfort de métaphores funéraires²⁴ et avec l'appui de McLuhan, dont les thèses vulgarisées serviront de caution à ceux qui, dans le camp retranché du livre, ajouteront foi à ses prédictions formulées au passé, sans adhérer à son enthousiasme verboclaste.

D'une manière générale, à l'écoute de cette chronique d'une mort annoncée, l'impression prévaut d'une dramatisation permanente, dont l'enjeu paraît moins d'alerter sur les menaces objectives pesant sur le livre que de ré-affirmer sa haute dignité culturelle et, avec elle, celle de ses producteurs et usagers ; comme l'a relevé Michel Peroni, s'agissant du conflit supposé livre/télévision, « l'argument de la concurrence » des « nouveaux » médias successifs contribue à ériger « la pratique du livre [...] en norme culturelle a priori »²⁵ ; son acte de décès à répétition constitue ainsi une affiche de légitimité apposée non seulement sur le livre lui-même mais, plus largement, sur l'ensemble du champ dans lequel il circule et qui garantirait sa propre reproduction en incitant à confondre son sort avec celui de la culture dont le livre constitue l'axe privilégié (on peut poser, à cet égard, l'hypothèse que la légitimité d'une pratique ou d'un objet est mesurable à l'énergie avec laquelle ses acteurs ou ses utilisateurs sont portés à dramatiser la concurrence, objective ou non, qui leur est faite). Une autre explication, complémentaire, verrait dans cette dramatisation rituelle — en particulier lorsqu'elle porte, comme on l'a vu, sur les conséquences de la surproduction — une sorte de chantage orchestré collectivement par les professionnels de l'édition dès que le marché entre en récession ou doit s'adapter à de nouvelles données socio-économiques. Manœuvre qui trahit moins quelque cynisme protectionniste qu'elle ne traduit un effet d'hysteresis, propre à un secteur situé à l'intersection de deux champs fonctionnant sur des logiques peu conciliables (le marché économique et le domaine culturel). Tirailés entre deux systèmes de disposition sociale, les agents du champ éditorial se verraient ainsi portés, pour sauver la face ou les apparences, à convertir les problèmes économiques rencontrés par leur secteur en problématique culturelle générale. Autrement dit, si le livre va de crise en crise, c'est que l'édition marche à la crise et que son fonctionnement comporte un principe de dysfonctionnement ou, à tout le moins, exige de ses acteurs la pétition rituelle d'un tel principe. La mort du livre est cette chance donnée au livre de survivre et, s'agissant de ses producteurs légitimes, une sorte d'alibi, escamotant les intérêts objectifs, mais non objectivables par eux, qu'ils investissent dans la bonne marche de l'objet et dans son marché²⁶.

La prégnance du modèle « fractal » et sa capacité à se réinformer selon chaque état du champ techno-culturel tiennent par ailleurs, me semble-t-il, au fait que l'affrontement /livre *vs* nouveaux médias/ n'est que la face apparente — et faisant office de trompe-l'œil ou d'alibi — d'un affrontement interne au marché du livre lui-même, opposant à la fois des classes de livres

entre elles et différentes conceptions du livre. L'étonnante stabilité matérielle de l'objet occulte la mobilité de ses représentations symboliques et des usages sociaux auxquels il se prête. Resituer les discours de crise dans leurs contextes respectifs d'énonciation fait apparaître que ce qui se trouve à chaque fois menacé, ce n'est pas tant le livre lui-même — tel qu'on a tendance *et intérêt* à l'essentialiser — que la figure culturelle qu'il adopte à un moment donné du temps à travers les pratiques qui s'y attachent. Non tant le médium que le service auquel on le réserve. Non tant la qualité esthétique de la littérature qu'il véhicule que la qualité sociale de son public. Non tant l'objet que son usage légitimé. Le péril, en 1830, concerne en réalité le livre de prestige — relié, illustré, support coûteux pour public d'élite — balayé vingt ans plus tard par le livre industriel à bas prix. À la fin du siècle, c'est plutôt le livre purement littéraire qui se voit menacé par « le livre vulgaire », selon l'expression de Marc Angenot²⁷, objet bâtard issu d'une contamination entre littérature et journalisme et d'autant plus nuisible, aux yeux du public lettré, qu'il n'est pas directement détectable comme tel (un contenu trivial se glissant sous la couverture du livre canonique) et qu'il risque donc de discréditer, par confusion et contagion, l'ensemble des livres et, à terme, le support lui-même. Situation appelée à s'inverser symétriquement dans les années 1950 lorsque le livre de poche se mettra à emballer les textes classiques dans une enveloppe bas-de-gamme (Balzac jetable). Dix ans plus tard, c'est un nouveau public qui entre en scène, prêt à incorporer les pratiques de consommation rapide (cette forme sauvage et dilapidante de l'appropriation), peu enclin donc à la révérence culturelle mais découvrant toutefois dans le macluhannisme ordinaire une puissante légitimation intellectuelle. Confrontés aux barbares de la culture de masse ou aux techniciens de la révolution électronique, les « hommes-livres » vont se cabrer dans un nouveau réflexe de défense résignée et se préparer à assister au dernier et définitif autodafé, celui du vieux monde-bibliothèque brûlé au feu des écrans. Je reviendrai tout à l'heure sur l'intérêt paradoxal escompté par ces nostalgies crépusculaires, variantes séculières des prophéties de malheur dont Bourdieu a noté, après Max Weber, qu'elles appuient leur crédibilité sur le fait qu'elles ne procureraient aucune rémunération à ceux qui les prononcent²⁸.

Les délires triomphalistes n'ont rien à envier aux délices troubles du défaitisme. L'histoire du livre est traversée au même degré par un discours d'escorte et de célébration, parfois relayé par ceux-là mêmes qui, en d'autres moments ou en d'autres lieux d'énonciation, crient au désastre et en

appellent au repli défensif²⁹. Invention « d'inspiration divine »³⁰ pour la génération des humanistes, pivot de la civilisation et rempart contre la barbarie, la presse à imprimer sera tour à tour « un télescope de l'âme » mettant « en communication immédiate [...] la pensée de l'homme isolé avec toutes les pensées du monde invisible, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir » (Lamartine³¹) ; un « testament du genre humain »³², un accélérateur de pensée³³ et le moteur d'une « spirale sans fin » dont la limite se confond avec celle de l'histoire (Hugo) ; la fabrique d'un « instrument spirituel », d'une « expansion totale de la lettre » à l'échelle de l'univers qu'elle réplique et accomplit, renvoyant la rivalité du livre « tel qu'il tarde » et du journal « tel qu'il est » au rang d'épiphénomène transitoire (Mallarmé³⁴) ; l'élément, à l'heure de la micro-édition, d'une « réconciliation entre le règne de l'alphabet et celui de l'électricité », manipulant un code qui « s'apparente au code génétique » (Derrick de Kerckhove³⁵) ; l'un des acteurs d'une « synergie » verbo-visuelle inscrite « dans la mémoire de l'espèce » et dont la permanence est assurée parce qu'il satisfait « une nécessité biologique » : la lecture (Umberto Eco³⁶). Coupons là le discours des visionnaires survoltés et arrêtons-nous à ce qu'ils se transmettent de génération en génération, à savoir une conception si vague et si vaste à la fois du livre qu'elle le rend apte à toute métamorphose, à toute transfiguration matérielle et, par excellence, à toute possibilité non tant de s'acclimater à chaque environnement médiatique futur, que d'y être ré-aperçu, ré-accaparé par les devins de son devenir-monde. De Rabelais à Eco, la même logique opère, faisant du livre la teneur d'une métaphore dont les véhicules se modèleront sur des modernités changeantes en s'alimentant au stock toujours renouvelable des clichés philosophiques, technologiques ou scientifiques (paradigme théologique chez Rabelais, télégraphique chez Lamartine, architectural chez Hugo, hégélien chez Mallarmé, informatique chez de Kerckhove, biologique chez Eco). Soumis à un tel régime rhétorique, l'avenir de l'imprimé ne fait plus question : livres-cassettes, fax, computers, CD-roms, télétextes, tout l'équipement de la « société digitale » en répondra ; l'histoire se lassera plutôt de concevoir, que l'habitus techno-scientifique des visionnaires de fournir.

Ces hérauts de la « synergie » hypermédiatique, adeptes du modèle « spiralaire », se situent à un niveau d'appréhension du problème si élevé qu'ils semblent échapper à tout soupçon d'investissement personnel dans les prédictions qu'ils formulent. C'est oublier un peu vite que le point de vue de Sirius n'est pas moins médié par les intérêts spécifiques de l'observateur que le point de vue le plus terre à terre. Appréhender l'histoire de l'humanité

dans son ensemble, comme le fait Hugo ; convaincre ses pairs d'ignorer les changements radicaux qui s'effectuent autour d'eux, comme le fait Mallarmé ; lire « dans la mémoire de l'espèce » ou dans le « code génétique », un complet renversement de l'opinion commune, comme s'y emploient Eco ou de Kerckhove, cela ne va pas sans s'attribuer la plus valorisante des positions, celle que seuls sont capables d'occuper ceux qui voient plus loin et plus haut que leurs contemporains. Cela ne va pas non plus, comme je l'ai relevé, sans faire subir à l'objet de la prédiction une extension de sens qui le vide de sa substance et le rend malléable à l'envi. Identifiant le livre à l'imprimé, voire à tout véhicule de pensée, Hugo a beau jeu d'en prophétiser la survie éternelle ; assimilant texte et support, Eco n'a aucune peine à lire sur les écrans des computers « la revanche de l'écrit ». Démarche connue, qui revient à penser la grande continuité de l'Histoire en ayant d'abord pris soin d'effacer les « petites » discontinuités historiques.

Spiralaires et fractaux : loin d'alterner, leurs prédictions ne cessent pas de s'entrecroiser — non sans court-circuit le cas échéant — et de véhiculer, au fil du temps, suivant leurs modèles respectifs, des contenus à peine variables. Cette coïncidence de discours antinomiques formulés au même moment (Hugo/Nodier ; Mallarmé/Zola ; Eco/Weil) surprend dès lors que le livre, du moins dans la conception essentialiste prévalant dans ces discours, occupe synchroniquement une position relativement définie à l'intérieur du champ techno-culturel. Quant à cette récursivité de motifs identiques du xv^e siècle à nos jours, elle étonne au regard de l'évolution constante du circuit éditorial et du marché culturel dans lequel ses produits sont appelés à circuler. Est-ce à dire que les dispositions fractale et spiralaire correspondent à des structures anthropologiques fondamentales et qu'elles transcendent, par conséquent, l'histoire des hommes et celle de leurs institutions ? Je ne le pense évidemment pas — et cela d'autant moins qu'à mieux y regarder, on s'aperçoit que si la teneur et les arguments des discours prophétiques semblent soumis à un puissant principe de continuité, les agents de leur formulation et de leur diffusion ne se recrutent pas, selon les époques, au sein des mêmes catégories sociales et professionnelles. En d'autres termes, les discours se maintiennent mais leur instance d'énonciation varie.

Avant de s'en assurer, d'en discerner les raisons et d'en tirer quelques hypothèses touchant aux relations entre prophétie et pouvoir, un détour socio-historique s'impose — lequel nous écartera à peine de notre propos central puisqu'il nous donnera l'occasion, chemin faisant, de battre en

brèche le paradigme essentialiste auquel le livre, à ses risques et périls, se voit soumis d'ordinaire.

Quittons les discours et repartons du livre lui-même. Sans doute y a-t-il, et y a-t-il toujours eu, autant de représentations de l'objet que d'agents occupés à le produire, à le prescrire, à l'utiliser — diversité encore accrue depuis que l'élargissement social de son public potentiel a stratifié les modes de sa réception et, en amont, ceux de sa production elle-même (par adaptation des offres aux demandes ou aux attentes supposées). S'agissant d'un état donné du marché du livre et du circuit éditorial qui l'alimente, on peut cependant avancer l'hypothèse d'une inégale distribution de la légitimité à produire et à diffuser cette représentation — certains sont plus crédibles que d'autres, c'est-à-dire mieux crédités d'un capital de croyance collective dans leur compétence ou leur qualité à définir l'objet en connaissance de cause — et, s'agissant de l'évolution morphologique de ces deux champs interconnectés, l'hypothèse complémentaire selon laquelle leurs zones dominantes, où se recrutent les bénéficiaires de cette légitimité reconnue — qui sont donc aussi, pour un temps, les garants de la stabilité symbolique de l'objet —, se transforment dans leur structure socioprofessionnelle. Pour le dire plus simplement, l'instance dominante au sein du champ de production-diffusion du livre, comme les instances dominées, reposerait successivement, au fil des phases de ce champ, sur des bases professionnelles différentes. Plus simplement encore et en avançant dans l'explication : les gestionnaires autorisés du sens social et culturel du livre appartiendraient, à une époque donnée, au corps de métier (métier au sens le plus large) dont l'action paraît la plus décisive dans la production matérielle de l'objet ou dans sa production intellectuelle.

On le sait, du xv^e siècle à nos jours, si le livre est resté relativement stable dans sa forme extérieure, le système de sa fabrication et de sa mise en circulation n'a pas cessé, lui, de se transformer graduellement, dans les directions conjointes d'une spécialisation des tâches et d'une répartition hiérarchique de ceux qui les assument comme de leurs degrés respectifs de responsabilité, hiérarchie dont l'étiquette attachée à l'activité dans son ensemble constitue l'expression la plus explicite : imprimeur, puis imprimeur-libraire, puis libraire-imprimeur, enfin éditeur — en attendant une nouvelle dénomination de l'activité (distributeur³⁷ ?). Certes, au vu des tâches concrètes accomplies par ceux qu'ils désignent, les termes d'imprimeur, de libraire ou d'éditeur sont-ils restés d'approximatifs synonymes jusqu'au siècle dernier, au cours duquel ils ont fini par désigner des fonctions désormais spécialisées

et professionnalisées³⁸. Il n'en reste pas moins que la dénomination traduit une détermination symbolique de l'activité et qu'elle cristallise les représentations collectives attachées à son exercice. Là où le terme d'imprimeur valorisera le savoir-faire technique³⁹, celui de libraire mettra en exergue le rôle d'agent culturel articulant l'offre à la demande (la vogue de la souscription au XVIII^e siècle en est une marque) et celui d'éditeur le statut de « banquier symbolique »⁴⁰ engageant son capital de confiance dans le texte paru sous sa griffe. Le livre verra peut-être son image se modifier à l'unisson, d'abord objet typographique élégant dans sa forme et exact dans sa lettre⁴¹ ; ensuite produit voué à la propagation sociale et à l'éclaircissement des consciences ; enfin, œuvre offerte à la jouissance esthétique individuelle.

Malgré *Livres hebdo* — mais où les professionnels ne parlent qu'aux professionnels, — et en dépit d'une tendance récente à une certaine vedettarisation de quelques éditeurs (Nyssen, Odile Jacob, par exemple), les producteurs matériels du livre et les agents de sa circulation commerciale n'ont guère voix au chapitre dans la mise en forme et en formules explicites de sa définition légitime. La responsabilité en revient à ses producteurs ou diffuseurs intellectuels, qu'il s'agisse des auteurs, des critiques littéraires, des professeurs et autres prescripteurs de lecture. Tout se passe donc comme s'il existait, en superposition avec le champ de production pratique de l'objet, ce qu'on pourrait appeler un champ de production symbolique de sa représentation, entrant en interaction l'un avec l'autre à proportion de la communauté d'intérêt liant fabricants et concepteurs, artisans et artistes, professionnels du faire et professionnels du savoir. L'un comme l'autre ont leur histoire propre, deux histoires s'écrivant en parallèle, où de part et d'autre des glissements s'opèrent, telle classe d'agents s'éclipsant au profit de telle autre ou émergeant à ses dépens, avec les inévitables faits de concurrence, d'arrogance conquérante ou de repli crispé qu'engendre pareille mobilité. L'humaniste-érudit dont la figure surplombe le champ culturel à la Renaissance est éclipsé par le philosophe au XVIII^e siècle, celui-ci par l'auteur, dont la figure charismatique émerge au XIX^e en parfaite synchronie avec celle de l'éditeur, et l'auteur par l'intellectuel ou le journaliste, en attendant que ceux-ci cèdent la place, au sommet de la hiérarchie des postes et des valeurs, au « médiartiste » ou au « techno-culturel » du type Pierre Lévy, maîtrisant à la fois l'usage d'appareils sophistiqués et le discours de valeur qui leur fait escorte⁴².

J'en reviens, avant de conclure, à mon propos central. Il me paraît qu'établie dans la perspective qui vient d'être indiquée, une cartographie

historique des discours sur l'avenir du livre, tenant compte de leur bifurcation, mettrait en évidence qu'ils émanent de lieux et de moments de lutte — lutte entre agents qui se sentent peu à peu dépossédés de leur autorité symbolique et ceux qui accèdent à cette autorité, entre ceux qui sont en perte de crédit sur le marché des représentations et ceux qui se voient attribuer et reconnaître pleine qualité à alimenter ce marché. Les uns ne sont plus guère écoutés (parce que leur parole, venant d'une force déclinante, n'est plus crédible), les autres occupent la tribune (parce que leur parole a le poids de vérité que la croyance collective y accumule). Les uns perdent leur légitimité à mesure qu'ils tombent en porte-à-faux avec la redéfinition socioprofessionnelle du secteur et que s'effrite leur communauté d'intérêt avec la classe d'agents organisant le système de production ; les autres en gagnent à la mesure de leur adéquation, de leur accord avec l'état daté du système. La double histoire du champ éditorial et du champ littéraire ou intellectuel est ainsi ponctuée d'alliances stratégiques, correspondant aux stabilités successives des rapports entre telles classes de faiseurs de livres et tels fabricants du livre : l'humaniste-érudit avec l'imprimeur (lesquels déclassent le couple théologien-copiste), le philosophe avec le libraire⁴³, l'auteur avec l'éditeur, le critique littéraire avec la grande maison d'édition, le journaliste-télé avec le groupe éditorial — en attendant, demain et après-demain, le spécialiste en marketing avec le distributeur et les « technoculturels » avec les banquiers du texte électronique. Du même coup, cette histoire est celle aussi des discordances progressives, des décalages, des déclins communs d'influence.

On l'aura compris : sous pareil angle, les discours dysphoriques répondant au modèle fractal seraient liés à des états de crise (c'est-à-dire aux premiers temps d'une phase de ré-agencement du système) et émaneraient des agents qui, perdant le contrôle de l'objet et de sa représentation, intériorisent cette crise et projettent en quelque sorte sur l'objet lui-même leur propre déclassement (suivant le modèle des moines-copistes et des théologiens vouant aux abîmes imprimeurs et humanistes). De leur point de vue, si le Livre dans son ensemble court à sa perte, c'est que le livre dont il leur revenait de façonner l'image et de l'imposer comme image autorisée, se voit maintenant éclipsé par un autre, que d'autres sont chargés de promouvoir et de légitimer. À l'inverse, les discours euphoriques répondant au modèle « spiralaire », fixant au livre un avenir illimité et pariant sur ses capacités de s'adapter, par transfigurations successives, à tout nouvel environnement, viendraient des agents assurés de leur pouvoir, dotés, pour un

Champ de production matérielle **Champ de production des représentations**

Fonction dominante	Prophéties spirales	Prophéties fractales
Imprimeur	Humaniste-érudit	Clerc, copiste
Libraire	Philosophe	Humaniste-érudit
Éditeur	Auteur	Philosophe
Entreprise éditoriale	Journaliste, prescripteur culturel	Auteur
Distributeur, packager	Publicitaire, Marketer	Journaliste, prescripteur culturel
Serveur électronique	Médiartiste, «techno-culturel»?	Publicitaire, Marketer
?	?	Médiartiste, «techno-culturel»

Production matérielle et production intellectuelle du livre : tableau des interactions entre ces deux champs dans leur effet sur les modèles prophétiques.

temps, d'une parole légitime parce qu'en plein accord, pour un temps, avec l'instance ou la logique dominante du système éditorial : prophètes séculiers, pourrait-on dire, chargés de constituer le livre en symbole, en signe de reconnaissance dans lequel tout le système injectera le fantasme de son propre devenir perpétuel⁴⁴. Le tableau à deux étages dont un double qu'on examinera en annexe rend compte, en toute hypothèse, de ce chassé-croisé entre nostalgies crépusculaires et enthousiasmes conquérants dans leur relation avec les transformations structurelles du champ éditorial. Pour le mettre à l'épreuve, il suffit d'y distribuer, en bonne place, les différentes prises de position prophétique évoquées plus haut (il y aura cependant des « blancs », et quelques distorsions : aucune carte ne saurait couvrir l'ensemble du territoire. Il reste encore à lire et à découvrir).

On aperçoit sans doute mieux, à présent, quelle fonction — elle, essentielle — remplit, d'un côté comme de l'autre, l'essentialisation ritualisée du livre : elle constitue, d'une certaine manière, la garantie de la méconnaissance objective des principes sur lesquels reposent et le jeu des prédictions et les enjeux auxquels il est lié. Penser le livre comme une sorte de signifié transcendantal — comme forme unitaire et comme catégorie transhistorique, transculturelle et trans-sociale — c'est se donner les moyens d'ignorer les intérêts spécifiques mobilisant son propre discours, d'écarter tout

soupçon et toute mauvaise conscience, d'oublier que ce livre voué à la mort ou à l'éternité, ce n'est rien d'autre que telle classe de livres dont la légitimité dure le temps que dure l'autorité de ses usagers et ses producteurs. Mais, à éviter l'évidence *des* livres par la croyance au Livre, ne court-on pas le risque de cloîtrer leur avenir ou leurs avènements possibles dans la généralité paisible d'une fiction prophétique, dont il y a tout lieu de craindre — à l'heure, par exemple, où l'instance distributrice, naguère périphérique, s'autonomise et tend à devenir le centre stratégique du système éditorial — qu'elle ne serve à se voiler la face devant les dangers réels qui pèsent non tant sur l'objet lui-même que sur ses contenus ? Mais peut-être le littéraire en moi cherche-t-il à se dissimuler, à son insu, que l'alliance historique du livre et de la littérature est en train de se rompre ou de se conclure à nouveaux frais, ailleurs, sous d'autres formes et en réponse à d'autres intérêts ? Pas plus qu'il n'était gravé sur les tablettes de terre cuite ni enroulé dans le volumen, l'avenir du livre n'est sans doute écrit dans l'encre indélébile de Gutenberg⁴⁵.

Notes

1. Dans « Le Livre, instrument spirituel », dans *Divagations, Œuvres*, Paris, Garnier, 1985, p. 294.
2. Entretien avec Eric Norden recueilli dans *D'Œil à Oreille. La Nouvelle Galaxie*, Paris, Denoël/Gonthier, coll. « Médiations », 1977, p. 95.
3. Cf. Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris* (Livre V, chapitre 2) : « L'invention de l'imprimerie est le plus grand événement de l'histoire. C'est la révolution mère. C'est le mode d'expression de l'humanité qui se renouvelle totalement, c'est la pensée humaine qui dépouille une forme et qui en revêt une autre, c'est le complet et définitif changement de peau de ce serpent symbolique qui, depuis Adam, représente l'intelligence. » (Paris, Le Livre de Poche, 1972, p. 234.). Et pour le motif de la spirale : « Le grand poème, le grand édifice, le grand œuvre de l'humanité ne se bâtira plus, il s'imprimera. [...] Certes, c'est là aussi une construction qui grandit et s'amoncelle en spirales sans fin [...]. C'est la seconde tour de Babel du genre humain. » (*Ibid.*, p. 239-242).
4. Cf. Théophile Gautier, dans sa préface à *Mlle de Maupin* : « Le journal tue le livre, comme le livre a tué l'architecture, comme l'artillerie a tué le courage et la force musculaire. » (Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 58). La formule « Ceci tuera cela », on le sait, est de Hugo mais, comme on a pu s'en rendre compte dans la citation en note 3, l'auteur de *Notre-Dame de Paris* voit dans le livre imprimé un « mode d'expression [...] définitif » et qui, pour avoir détrôné les anciens véhicules de pensée (comme la cathédrale) ne sera pas quant à lui détrônable par les médias à venir — pour cette raison qu'il est destiné à s'y reproduire et à s'y redéployer en une « spiral[e] sans fin ».
5. Ce schéma typologique a été établi et étudié dans un article plus vaste, auquel je me permets de renvoyer : « L'avenir du livre. Morts et transfigurations » (en coll. avec Y. Winkin), dans le *Guide des Médias*, Deurne, Kluwer, 1992, supplément 11, 24 pages.
6. « Imprimis ille die quantum non scribitur anno » (cité par Guy Betchel, *Gutenberg et l'invention de l'imprimerie. Une enquête*, Paris, Fayard, 1992, p. 566). Même coup de

cymbales, en 1499, chez Polydorus Vergilius, dans son *De inventoribus rerum* : « Tantum uno die ab uno homine litterarum imprimitur, quantum vix toto anno pluribus posset. » (Cité par G. Betchel, *op. cit.*, p. 660.)

7. Voir Elizabeth L. Eisenstein, *La révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, Paris, La Découverte, coll. « Textes à l'appui », 1991, p. 26 et p. 102-103.

8. Voir Martin Lowry, *Le monde d'Alde Manuce. Imprimeurs, hommes d'affaires et intellectuels dans la Venise de la Renaissance*, Paris, Promodis, 1989, p. 35.

9. Cité par M. Lowry, *op. cit.*, p. 40.

10. Cité par Marshall McLuhan, *La galaxie Gutenberg*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1977, p. 459.

11. « L'imprimerie est si peu une digue contre la barbarie, qu'on ne court aucun risque d'avancer qu'elle l'a rendue plus imminente et plus inévitable. Elle n'est pas l'aurore d'un jour sans fin ; elle est le crépuscule d'une éternelle nuit. Tous les siècles que la civilisation perdra sur sa longévité présumable lui ont été volés par Guttemberg. » (Charles Nodier, « De la perfectibilité de l'homme et de l'influence de l'imprimerie sur la civilisation », dans *Rêveries*, Paris, Plasma, coll. « Les Feuilles vives », 1979, p. 163.)

12. *Op. cit.*, p. 167.

13. « La conservation matérielle des monuments de la pensée humaine paraît sans doute mieux assurée par un procédé qui peut les multiplier à l'infini ; mais cela même est-il bien sûr ? Les Chinois ont détruit les livres dans une de leurs révolutions [...] et la moitié des livres sacrés, tout protégés qu'ils étaient par le dévouement des peuples, périrent dans la conflagration universelle. [...] Ils avaient cependant l'imprimerie. » (*Op. cit.*, p. 165-166.)

14. Voir Odile et Henri-Jean Martin, « Le monde des éditeurs », dans *Histoire de l'édition française* (sous la dir. de Roger Chartier et Henri-Jean Martin), tome III, Paris, Promodis, 1985, p. 176.

15. Serge Eyrolles, propos recueillis par Christine Ferrand et Fabrice Piault, « Des stratégies frileuses pour 1992 », dans *Livres hebdo*, 1, 3 janvier 1992, p. 46. Plus récemment encore, François Gèze, p.-d.g. des Éditions La Découverte, attribue pour partie la crise éditoriale « aux comportements des acteurs de la chaîne du livre, au premier rang desquels les éditeurs [ayant choisi pour compenser la baisse des ventes moyennes] la fuite en avant, en multipliant le nombre de titres [...]. Or, cette inflation s'est largement faite, ajoute-t-il, à coups de livres bâclés et de « clones » inutiles. » (« Le livre est aussi une marchandise », dans *Les lettres françaises*, 33, juin 1993, p. 6.)

16. Cf., parmi d'autres, Claude Weil : « Si la littérature doit mourir, ce sont les livres qui l'auront tuée, les mauvais livres, plus sûrement que la télévision ou le magnétoscope. Elle ne périra pas d'inanition, ni même par le feu, à 451 degrés Fahrenheit, mais dévorée par ses métastases, étouffée sous la prolifération anarchique de la sous-littérature. » (« La littérature en danger de mort », dans *Le Nouvel Observateur*, dossier sur « La Revanche de l'écrit », n° 1406, 17-23 octobre 1991, p. 18.) Selon les époques, la surproduction du livre aura donc été vue, tour à tour, comme *écrasante* : les livres disqualifient les manuscrits, dépositaires d'un savoir sacré et rigoureux ; *immoralisante* : ils répandent l'hérésie intellectuelle ou religieuse ; *précarisante* : leur abondance même réduit les soins apportés à leur préservation ; *asphyxiant* : le livre étouffe sous les livres ; *banalisante* : il devient un produit commun, standardisé.

17. Lettre du 19 février 1831 à l'abbé de Lamennais, qui venait de lancer *L'avenir*, dans *Correspondance générale de 1830 à 1848*, tome I, Paris, Droz, 1943, p. 117. Au Comte de Virieu, Lamartine déclare par ailleurs : « Je t'envie de faire un journal. C'est évidemment la seule chose à faire aujourd'hui » (24 mars 1831, *op. cit.*, p. 134).

18. « Par l'effet de la prodigieuse puissance de multiplication qu'apporte l'art au discours — multiplication qui sera multipliée des milliers de fois — les livres de l'humanité se composeront jour par jour, heure par heure, page par page. La pensée sera diffusée dans le monde avec la rapidité de la lumière : aussitôt conçue, aussitôt notée, aussitôt comprise, jusqu'aux confins du monde terrestre — elle passera d'un pôle à l'autre. Rapide, pressante, brûlant de la ferveur de l'âme à travers laquelle elle jaillit, elle affirmera dans toute sa plénitude, sa domination spirituelle. Elle ne prendra pas le temps de mûrir, de se concentrer dans un livre : le livre arriverait trop tard. Le seul livre possible désormais, c'est le journal. » (Lettre au directeur de la *Revue européenne*, 1831, citée par Marshall McLuhan, « Mallarmé, Joyce et la presse », dans *Pour ou contre McLuhan*, Paris, Seuil, 1969, p. 106.)

19. Préface à *Mlle de Maupin*, éd. citée, p. 58.

20. Cité par Roger Bellet, dans « Littérature et presse », *Histoire littéraire de la France* (sous la dir. de Claude Duchet), tome V, Paris, Éditions sociales, 1977, p. 42.

21. Cité par Claude Bellanger *et al.*, *Histoire générale de la presse française*, tome III, Paris, PUF, 1972, p. 278.

22. L'impact de la concurrence du livre/journal a sans doute tenu, pour une part, au fait que certains journalistes n'ont pas hésité au XIX^e siècle à tenir un discours offensif qu'on ne retrouvera guère à un tel degré d'explicitation et de cynisme chez les professionnels de la culture électronique. James Gordon Burnett, journaliste au *New York Herald*, déclarait ainsi, sans ambages : « Books have had their days. The theaters have had their days. The temple of religion had had its day. A newspaper can be made to take the lead of all these in the great movements of human thought and of human civilization. A newspaper can send more souls to Heaven and save more from Hell than all the churches and chapels in New York, besides making money at the same time. » (Cité par Henri Peyre, « The responsibility of mass media », dans *Historical and Critical Essays*, University of Nebraska Press, 1968, p. 217.)

23. L'expression est de Marshall McLuhan, dans *Du Cliché à l'Archétype. La Foire du sens*, Montréal-Tours, Hurtubise-Mame, 1973, p. 146.

24. Cf. McLuhan, « L'âge de l'imprimerie [...] a vu sa notice nécrologique captée et retransmise par le télégraphe [...] et ses obsèques célébrées ensuite [...] par la découverte de « l'espace courbe » et des mathématiques non euclidiennes. [...] Le développement du téléphone, de la radio, du cinéma, de la télévision et de l'ordinateur vint river d'autres clous encore dans son cercueil. » (Entretien avec Eric Norden, dans *op. cit.*, p. 47.)

25. M. Peroni, *De l'écrit à l'écran*, Paris, Centre Georges-Pompidou, 1991, p. 23. Voir aussi, sur ce point, Roger Establet et Georges Felouzis, *Livre et télévision : concurrence ou interaction ?*, Paris, PUF, 1992.

26. La mort du livre est un discours qu'on n'entendra pas, ou guère, chez les agents du marché les plus directement liés à son commerce, en particulier les gros distributeurs. Non tant parce qu'ils sont les mieux placés pour juger de son dynamisme ou de sa vitesse de rotation (leur critère de « vie » du livre), mais parce qu'ils sont — jusqu'à nouvel ordre ? — dépourvus, du fait même de leur fonction, de tout sur-moi commercial.

27. « Ce qui est apparu [...] avec la III^e République, c'est cette chose paradoxale : la prédominance du *livre vulgaire*. Ce sont les éditeurs mêmes de littérature canonique qui publient une pacotille sans nom de grivoiserie, de platitude, de niaiserie. Le digne-d'être-imprimé a subi une dévaluation. » (M. Angenot, 1889. *Un état du discours social*, Montréal, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, p. 783.)

28. Voir, sur ce point, Pierre Bourdieu *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, coll. « Libre examen », 1992, p. 300.

29. Ainsi Lamartine, proclamant dans sa biographie commanditée de Gutenberg que « l'imprimerie est le télescope de l'âme », « un véritable sens intellectuel révélé à l'homme par Gutenberg [plutôt] qu'une machine matérielle » et qu'entre le livre et le journal, il y a moins solution de continuité qu'un phénomène de relais, portant désormais la parole, « avec la promptitude du rayonnement, d'une extrémité d'un empire à l'autre » (Lamartine, *Gutenberg*, Paris, Michel Lévy, 1864, p. 119, p. 124 et p. 143.)
30. Cf. Rabelais célébrant dans la lettre de Gargantua à *Pantagruel* « les impressions, tant élégantes et correctes en usage, qui ont été inventées de mon eage par inspiration divine, comme à contrefil l'artillerie par suggestion diabolique. » (dans *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, coll. « L'Intégrale », 1973, p. 246.)
31. Dans son *Gutenberg*, éd. citée, p. 124.
32. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, éd. citée, p. 240.
33. « Sous la forme imprimerie, la pensée est plus impérissable que jamais ; elle est volatile, insaisissable, indestructible. [...] Maintenant, elle se fait troupe d'oiseaux, s'éparpille aux quatre vents et occupe à la fois tous les points de l'air et de l'espace. » (Hugo, *Notre-Dame de Paris*, éd. citée, p. 234.)
34. « Le Livre, instrument spirituel », dans *Divagations*, éd. citée, p. 296.
35. Dans *La civilisation vidéo-chrétienne*, Paris, Retz, 1990, p. 145 et p. 148.
36. Entretien avec Elisabeth Schemla, dans *Le Nouvel Observateur*, dossier cité, p. 22 et p. 25.
37. Figure maîtresse du champ éditorial, l'éditeur, sans que parfois l'on s'en avise, est aujourd'hui en perte de crédit. Pour une part, sans doute, parce que son individualité — l'un des signes de son essor au XIX^e siècle en tant qu'instance dotée d'un pouvoir d'ordre charismatique, comparable à celui de l'auteur lui-même, son complice — est en passe, suivant la logique des concentrations, d'être diluée dans le grand anonymat des méga-groupes éditoriaux. La multiplication, en France notamment, des biographies d'éditeurs, souvent commanditées et publiées « maison », en témoigne à l'évidence et constitue sous cet angle une sorte de stratégie collective de recapitalisation symbolique rendue urgente dans une phase de déclin. Ce déclin risque fort probablement d'être précipité, dans un proche avenir, sous l'impulsion du processus d'autonomisation dont bénéficie à présent la distribution, instance naguère encore périphérique et qui tend, peu à peu, à devenir la tour de contrôle du système, d'où s'observent les mouvements du marché, où se prennent les décisions et où la publication d'un livre va de plus en plus ouvertement se décider sur base de stratégies de marketing et par rétroaction rapide des chiffres des ventes sur les ouvrages à paraître. La conquête de cette autonomie s'accompagne de différentes stratégies d'auto-légitimation dont les plus visibles sont les sponsorisations d'émissions littéraires par de grands distributeurs (la FNAC soutient « Bouillon de culture » de Pivot sur France 2, les Centres Leclerc « Un livre, un jour » d'Olivier Barrot sur France 3). Les débats de crise les plus récents, tels qu'ils sont répercutés par la presse spécialisée, portent de manière éloquente sur le progressif passage de l'économie éditoriale d'une logique culturelle du « prototype » à une logique commerciale du « produit » ; par la défensive, ils témoignent du rôle croissant des grosses entreprises de distribution, engagées elles-mêmes dans un processus de concentration internationale.
38. L'imprimeur de la Renaissance cumulait toutes les fonctions, à la fois éditeur, fabricant et vendeur (quand il n'était pas également correcteur, voire auteur (en particulier lorsqu'il compose des index, des précis ou des lexiques)). Voir, sur ce point, Elisabeth L. Eisenstein, *op. cit.*, notamment p. 84.

39. Cette valorisation du savoir-faire n'empêche pas que certains imprimeurs, les plus prestigieux de la Renaissance, tel Plantin à Anvers, aient été dotés d'un pouvoir de promotion culturelle des livres fabriqués dans leurs ateliers. En témoigne tel propos de Montaigne mettant en garde contre la créance accordée aux textes sortis de bonnes presses et contre l'effet-de-vérité détenu par la parole imprimée : « Que ferons-nous à ce peuple qui ne fait recepte que de tesmoignages imprimez, qui ne croit les hommes s'ils ne sont en livre, ny la vérité elle n'est d'aage competant ? Nous mettons en dignité nos bestises quand nous les mettons en moule [quand nous les imprimons]. [...] Je dis souvent que c'est pure sottise qui nous fait courir après les exemples estrangers et scholastiques. Leur fertilité est pareille à cette heure à celle du temps d'Homère et de Platon. Mais n'est-ce pas que nous cherchons plus l'honneur de l'allegation que la verité du discours ? comme si c'estoit plus d'emprunter de la boutique de Vascosan ou de Plantin nos preuves, que de ce qui se voit en nostre village. » (*Les essais*, Livre III, chapitre XIII (« De l'expérience »), édition de Pierre Villey, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige », 1988, p. 1081.) De la même manière, certaines boutiques de libraire pouvaient dès le xviii^e siècle — et jusqu'à nous — gratifier les livres qu'ils proposaient d'une valeur symbolique ajoutée, comme en témoigne, dans telle « Satire » de Mathurin Régnier, cette réplique d'un poète pris à partie : « Monsieur, je fais des livres ; / On les vend au Palais [prestigieuse librairie parisienne] et les doctes du temps, / A les lire amusés, n'ont d'autre passe-temps. » (Satire, II, v. 11-13). Henri-Jean Martin relevait par ailleurs qu'« au cours du xviii^e siècle, les libraires vont fermer leurs magasins », installer une vitrine et une « devanture proprement dite [...] — décor factice [...] qui prend volontiers l'allure d'une façade de temple » (*Le livre français sous l'Ancien Régime*, Promodis, 1987, p. 106) : façon, en quelque sorte, de faire de la boutique, non seulement le lieu de réunions et de rencontres à mi-chemin du public et du privé, mais le lieu d'un culte du livre exprimant le pouvoir culturel du libraire.

40. L'expression est de Pierre Bourdieu, dans « La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », dans *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 13, 1977, p. 6.

41. Cf. Rabelais, dans le texte déjà cité, mettant l'accent, comme la plupart de ses contemporains, sur l'exactitude philologique favorisée par l'imprimerie et sur la beauté du livre-objet.

42. Un signe de cette évolution : le dossier de *Livres hebdo* sur « l'avenir du livre », en mars 1993, publie un entretien avec Pierre Lévy, spécialiste de la culture informatique consulté sur le destin du livre à l'heure de l'édition électronique, dans lequel celui-ci invite « les éditeurs » à se « lancer » et une nouvelle génération d'auteurs à émerger — comme si, désormais ou dans un proche avenir, la conception des stratégies éditoriales et leur accompagnement théorique ou critique étaient ou allaient être pris en charge par ceux que j'appelle les « techno-culturels », acteurs en passe de focaliser sur eux la croyance collective (eux savent, sont compétents, ont déjà l'œil sur demain, etc.).

43 Alliance favorisée par l'utilitarisme libéral des Lumières : le commerce n'est plus chose vile, mais contribue, comme dit Voltaire, au bonheur du monde. Notons encore que la *Lettre sur la liberté de la presse*, véritable défense et illustration du « commerce de la librairie » rédigée par Diderot, en 1769 et sur commande de ses libraires-éditeurs, illustre par excellence cette coopération stratégique, au xviii^e siècle, entre instance commerciale et production intellectuelle.

44. Cf. Vincent Scardigli : « Les prophéties ont pour fonction de constituer les inventions en symboles, en donnant à ce mot le sens fort de lien social : toute une société se reconnaîtra dans

l'objet dont elle a accepté de faire le signe commun de reconnaissance [...] de son devenir. » (*Les sens de la technique*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1992, p. 43.)

45. Dans la seconde partie de notre article « L'avenir du livre. Morts et transfigurations », Yves Winkin et moi-même avons tenté d'examiner au plus concret les différents scénarios possibles que l'avenir réserve au livre dans ses multiples classes et catégories. De cet examen, il résulte d'une part que le futur ne saurait se dessiner sous la forme d'une courbe linéaire, par simple projection des données actuelles, et qu'un principe d'incertitude doit être introduit dans la démarche prospective ; d'autre part, que les avènements du livre (ou des livres) sont inséparables des avènements des diverses instances de l'appareil éditorial (de l'imprimeur au libraire) et des différents lieux de sociabilité ou de « for intérieur » dans lesquels le livre est lu et utilisé.

Références

- Angenot, Marc, 1889. *Un état du discours social*, Montréal, Le Préambule, coll. « L'Univers des discours », 1989.
- Bellanger, Claude *et al.*, *Histoire de la presse française*, tome III, Paris, PUF, 1972.
- Betchel, Guy, *Gutenberg et l'invention de l'imprimerie : une enquête*, Paris, Fayard, 1992.
- Bourdieu, Pierre, « La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », dans *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 13, 1977, p. 3-43.
- Bourdieu, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, coll. « Libre examen », 1992.
- Chartier, Roger et Henri-Jean Martin (sous la dir. de), *Histoire de l'édition française*, tome III, Paris, Promodis, 1985.
- De Kerckhove, Derrick, *La civilisation vidéo-chrétienne*, Paris, Retz, 1990.
- Diderot, Denis, *Sur la liberté de la presse*, Paris, Éditions sociales, 1964.
- Duchet, Claude (sous la dir. de), *Histoire littéraire de la France*, tome V, Paris, Éditions sociales, 1977.
- Durand, Pascal et Yves Winkin, « L'avenir du livre. Morts et transfigurations », dans *Guide des Médias*, Deurne, Kluwer, 1992, supplément 11, 24 pages.
- Eisentien, Elizabeth L., *La révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes*, Paris, La Découverte, 1991.
- Establet, Roger et Georges Felouzis, *Livre et télévision : concurrence ou interaction ?*, Paris, PUF, 1992.
- Ferrand, Christine et Patrice Piau, « Des stratégies frileuses pour 1992 », dans *Livres hebdo*, 1, 3 janvier 1992.
- Gautier, Théophile, *Mlle de Maupin*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.
- Gèze, François, « Le livre est aussi une marchandise », dans *Les lettres françaises*, 33, juin 1993, p. 6-7.

- Hugo, Victor, *Notre-Dame de Paris*, Paris, Le Livre de Poche, 1972.
- Lamartine, Alphonse de, *Correspondance générale de 1830 à 1848*, tome I, Paris, Droz, 1943.
- Lamartine, Alphonse de, *Gutenberg*, Paris, Michel Lévy, 1864.
- Le Nouvel Observateur*, dossier sur « La Revanche de l'écrit », n° 1406, 17-23 octobre 1991, p. 10-63.
- Livres hebdo*, dossier « Dix questions pour l'avenir de l'écrit », n° 63, 12 mars 1993, p. 95-105.
- Lowry, Martin, *Le monde d'Alde Manuce. Imprimeurs, hommes d'affaires et intellectuels dans la Venise de la Renaissance*, Paris, Promodis, 1989.
- Mallarmé, Stéphane, *Œuvres*, Paris, Garnier, 1985.
- Martin, Henri-Jean, *Le livre français sous l'Ancien Régime*, Paris, Promodis, 1987.
- McLuhan, Marshall, « Mallarmé, Joyce et la presse », dans *Pour ou contre McLuhan*, Paris, Seuil, 1969.
- McLuhan, Marshall, *Du Cliché à l'Archétype. La Foire du Sens*, Montréal-Tours, Hurtubise-Mame, 1973.
- McLuhan, Marshall, *D'Œil à Oreille. La Nouvelle Galaxie*, Paris, Denoël-Gonthier, 1977.
- McLuhan, Marshall, *La galaxie Gutenberg. Genèse de l'homme typographique*, tome 2, Paris, Gallimard, 1977.
- Montaigne, Michel de, *Les essais*, tome III, Paris, PUF, 1988.
- Nodier, Charles, *Rêveries*, Paris, Plasma, coll. « Les Feuilles vives », 1979.
- Peroni, Michel, *De l'écrit à l'écran*, Paris, Centre Georges Pompidou, 1991.
- Peyre, Henri, *Historical and Critical Essays*, University of Nebraska Press, 1968.
- Rabelais, François, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, coll. « L'Intégrale », 1973.
- Scardigli, Vincent, *Les sens de la technique*, Paris, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1992.